

THEATRE " Lorenzaccio ", l'oiseau noir Georges Lavaudant a mis en scène un Lorenzaccio cynique et ironique

Article paru dans l'édition du 28.10.89

Antoine Vitez a inscrit Lorenzaccio, d'Alfred de Musset, au programme de la Comédie-Française dans une nouvelle mise en scène de Georges Lavaudant. La précédente était de Zeffirelli. Le rôle titre était tenu par Francis Huster, qui l'a d'ailleurs repris dans son propre spectacle au Théâtre du Rond-Point (le Monde du 20 mars). Il est remplacé par Redjep Mitrovitsa, qui avait joué Lorenzo avec Daniel Mesguich il y a trois ans.

Le personnage, comme tous ceux qui approchent le délire et ses enfers, fait partie des grands rêves de comédien. Et il faut croire que la pièce, bien que parfois malhabile et bavarde, fascine les metteurs en scène. Lavaudant l'avait déjà montée à Grenoble dans la petite salle du Rio et en reprise pour son premier spectacle _ passablement décalé _ au Centre dramatique des Alpes. Ce n'était ni la Renaissance de l'intrigue ni le romantisme de Musset, mais une époque vaguement contemporaine, en tout cas une image de décadence. Des hommes mi-nus dans des bains de vapeur, et un Lorenzo, incarné par Ariel Garcia-Valdès, cynique mais lumineux. C'était en 1975. La conception de Lavaudant est à présent complètement différente.

D'abord, montant la pièce à la Comédie-Française, il a voulu se démarquer de Zeffirelli, de sa mise en scène colorée, de ses incessants mouvements de foule. Surtout, les années ont passé sur lui et sur la société. Ses conditions de travail ont changé, les contraintes aussi. Ce ne sont plus les difficultés d'argent qui priment, mais l'organisation d'une troupe constituée, soumise à l'alternance des spectacles. Les personnages secondaires ou traités comme tels se fondent littéralement dans une masse moutonnaire où de temps à autres éclate un bref mouvement de colère puérile plus que de révolte.

Seuls émergent trois protagonistes, Alexandre de Médicis (Richard Fontana), le Cardinal Cibo (Jean-Luc Boutté) et Lorenzo, qui, chacun à sa manière, tirent les ficelles d'intrigues à la fois miteuses et cruelles. On pourrait se croire à la cour d'un Norieg a, d'un Ceausescu, de ces démagogues enfermés dans leur bunker-palace, coupés de ce qui se passe dehors et qui se prétendent protecteurs des arts, comme pour accéder à la considération. Florence la belle est loin.

Derrière un rideau de velours rouge sali, dont on ne voit pratiquement plus les ornements, le décor (de Vergier) est un mur noir, parsemé d'étoiles d'or éteint, dans lequel s'ouvrent de petites portes obliques. Côté cour, une immense statue renversée, cassée, dont le socle bosselé sert de divan, de siège. L'impression de bunker est donnée par ce mur, qui ne laisse presque pas d'espace de jeu. Comme si Lavaudant voulait se débarrasser de sa réputation d'" homme des belles images " et s'interdire toute tentation spectaculaire. Unique fantaisie : le rock qui rythme les entrées dansées.

L'austérité n'est pas forcément une bonne idée, parce que les coupures (utiles) effectuées dans la pièce accentuent son côté fragmentaire. Si on ne la connaît pas, on risque de se perdre parmi ces personnages noyés dans la grisaille de leur médiocrité, et avec qui les acteurs ne parviennent pas à prendre de distance. Mais l'avantage du parti pris est de concentrer l'attention sur les trois " héros ", un peu comme s'il s'agissait d'une pièce à trois personnages, interprétée d'ailleurs de façon magistrale.

Attraction fatale

Le spectacle tient sur les épaules du duo Alexandre-Lorenzo. Richard Fontana est un condottiere plus redoutable que ridicule, une force de la nature, un boulimique, un reître odieux autant que séduisant, un bâtard qui n'en est pas revenu d'être là où il est, vaguement culpabilisé et dont les forfanteries, le cynisme criminel cachent à peine les inquiétudes. Surtout, il est fasciné par le bel adolescent né avec une cuiller d'argent dans la bouche, réellement raffiné, cultivé, naturellement pervers, et qui, lui, est fasciné par la brutalité épicurienne de l'homme fait pour agir et pour commander. Oiseau noir aux yeux exagérément cernés, poupée aux lèvres trop dessinées, masque mortel, Redjep Mitrovitsa est le seul à ne pas devoir pousser son personnage aux limites de la caricature. Il porte en lui la beauté funèbre de Lorenzo, la force de ses belles mains maigres, sa fragilité de jeune homme sans enfance, sa violence. Cette violence sans faille qu'il donne à Lorenzo. Entre Alexandre et lui existe une attraction qui les dépasse, dont ils ne peuvent se défaire, dont ils pressentent le caractère fatal et dont le Cardinal Cibo, qui guette et surveille, saura tirer profit. Jean-Luc Boutté, magnifique, perdu dans la pourpre, visage maigre, oeil rapace, donne le juste ton d'insolence, la juste distance d'ironie envers cette intrigue échevelée, déchirante, et par moments vertigineuse.

GODARD COLETTE